

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles nouvelles d'ici



Numéro 17, février–printemps 1989

Auteurs suisses

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3146ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1989). Compte rendu de [Nouvelles nouvelles d'ici]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (17), 73–79.

Quand les auteurs retournent à l'enfance...

Ils sont nés entre le 18 juillet 1927 et le 22 février 1952. Leur enfance est quelque part «là-bas», entre ces dates. Le pari, réussi, que leur avait lancé le Service culturel du réseau MF de Radio-Canada, c'était de nous faire entendre (et maintenant lire) combien l'enfance n'est pas si loin quand l'écriture en cherche le chemin¹.

Quel étrange et plaisant voyage on nous propose! Étrange et plaisant, parce que le passé se métamorphose en défaillance du réel. Comme l'ont fait remarquer certains, dont Paul Chamberland, «comment pourrait-on distinguer le souvenir de la fiction?» Ces récits, donc, ne sont pas des nouvelles dans le plein sens du terme, mais des textes dont les accents autobiographiques renforcent la vraisemblance. Le plaisir de lecture y gagne.

Il est malheureusement impossible de parler des vingt-trois textes du recueil sans être superficiel. Toutefois, on peut faire remarquer combien la mort, la religion et la rencontre avec la différence (en voyage, en émigrant, à l'école) en sont les figures essentielles. On y trouve de pures merveilles de style et de pensée. «Apparitions» de François Charron retient particulièrement l'attention. On ne sait pas **réellement** ce qui se passe, mais ça se passe — des moments apparaissent et disparaissent en laissant leur odeur et leur lumière:

Au cœur de ma petite chambre, moi le garçon, avec
une terre, avec une tête, là où jamais le paysage des
réponses ne se montre, je découvris le cahier enténébré
qui parfois sortait pour longer les objets durant le
sommeil. (p. 75)

Mentionnons aussi «Twenty-Seven Hours» de Anne-Marie Alonzo qui refait le chemin du Moyen-Orient à Montréal; le texte de Denise Boucher, «Boule de neige», où le personnage de la mère, isolée (et méchante?), est central; celui, magnifique, de Paul Chamberland,

1. Collectif d'auteurs, *Enfances et jeunesse*, Montréal, les Entreprises Radio-Canada, 1988, 253 p.

«Comme un agneau immaculé», où se rejoignent sainteté et réflexion politique sur la violence de la non-violence.

Le texte de Daniel Gagnon, «Associé de canot», est sûrement le plus ambigu de tous, mélangeant savamment le sérieux et l'absurde, la candeur et l'ironie. Un adulte parle de son enfance avec la naïveté d'un enfant — une naïveté ironique souvent, mais comment savoir? On comprendra mieux avec un extrait:

Mais aujourd'hui que [maman] est morte et que du Ciel elle me voit écrire ces lignes, elle connaît mon cœur et elle sait que je lui suis toujours profondément resté fidèle et qu'encore certains soirs, je la prie de me guider, de m'éclairer, de me tenir la main et de me garder avec elle. (p. 120)

Il faudrait encore parler de la grande qualité des textes de Madeleine Gagnon, Suzanne Jacob, Suzanne Lamy, Marco Micone, Marie José Thériault, Alexis Lefrançois, Yolande Villemaire et France Théoret. Leurs noms réunis suffiront peut-être à vous allécher; cela malgré des textes nettement plus faibles où la fiction ne décolle pas, ni le souvenir. Des textes qui en restent aux élucubrations.

Enfin, on regrette un «oubli» (dont on m'a dit qu'il était plus que «regrettable»), celui des noms des réalisateurs de Radio-Canada qui ont mis en ondes ces textes. Le chef du Service des émissions culturelles, Claude Godin, lui, ne s'oublie pas dans sa préface.

Francis Favreau

En revue:

Nouvelles fraîches

Ça y est, l'Association des étudiants du cours ELM 5030-UQAM vient de lancer le quatrième numéro de *Nouvelles fraîches*¹. Nous l'attendions avec impatience et nous voilà gâtés une fois de plus.

Pour ceux qui l'ignorent, ce numéro de *Nouvelles fraîches* (comme les précédents) fait suite au Concours de nouvelles organisé par le groupe-cours ELM 5030 (L'écriture sous le régime du livre). Cette

1. Collectif, *Nouvelles fraîches 4*, Montréal, Association des étudiants ELM 5030, UQAM, 1988, 80 p.

année, le jury était composé de trois étudiantes, Renée Archambault, Michèle Bergevin et Isabelle Chouinard, de deux écrivains, Esther Rochon et André Vanasse, et d'un critique littéraire, Jean-Roch Boivin.

Comme antérieurement, l'organisation de ce concours de même que la production du recueil ont été entièrement pris en charge par les étudiants du groupe-cours. Le jury a retenu les dix meilleures nouvelles qui forment ce livre.

Les nouvelles, devrais-je dire les récits dans certains cas, ne répondent pas aux caractéristiques «traditionnelles» du genre dans la mesure où le lecteur a tendance à associer ce genre littéraire avec suspense et fin imprévisible. Ceci dit, cela n'enlève rien à la qualité de l'écriture et à l'intérêt de lire un tel recueil.

Les nouvelles sont absolument passionnantes. Sept récits sur dix ont pour narrateur exclusifs le «je». Cela donne une ambiance particulièrement intimiste. Les dix auteurs créent une partition musicale en dix mouvements, tantôt en majeur, tantôt en mineur. Les mots, les thèmes, les personnages s'entrelacent et nous invitent à plonger au cœur de l'univers de chaque auteur. Proches de la prose poétique, plusieurs nouvelles jouent sur une gamme d'émotions. Si avec un auteur on rencontre une curieuse créature, avec un autre, l'univers bascule ou bien on affronte le temps; on assiste aussi à une sorte de parodie du célèbre conte de Perrault, *Cendrillon*. Il y a autant de thèmes que d'auteurs. Les personnages de chacune des nouvelles sont confrontés à toutes sortes de situations et chacun essaie de tirer son épingle du jeu du mieux qu'il le peut.

Pour conclure, disons que voilà un recueil de nouvelles qu'il fait bon lire au coin du feu.

L'Écrit primal

*L'Écrit primal*¹, pas mal comme titre, et original de surcroît. Tel est le titre de la revue littéraire publiée par CEULA inc. (Cercle d'écriture de l'université Laval) et le Service des activités socio-culturelles de cette même université. Publiée quatre fois par année, *l'Écrit primal* en est à son sixième numéro. Cette revue littéraire «s'est donné comme mission de veiller à la santé de la littérature, cette éternelle Hypochondriaque». (p. 89)

1. *L'Écrit primal*, n° 6, Cercle d'écriture de l'Université Laval.

Cette dernière livraison propose un extrait de roman, de la poésie et des nouvelles. Si certaines de ces dernières sont très «québécoises», voire «montréalaises», d'autres invitent à élargir notre horizon immédiat en nous montrant des immigrants face à leur culture traditionnelle et à la société d'ici. Nando Michaud avec «Libido Blues» présente une facette de la nature «humaine». Linda Forgues, dans «Ivre mort», entretient un dialogue particulier avec la mort, dialogue bien différent de celui que Jean Désy entretient dans sa nouvelle «Une heure dans la vie de quelqu'un». Le texte de Christine Garcia, «Comme un grain de sable», ainsi que plusieurs autres se rapprochent davantage de la prose poétique et nous invitent à nous laisser bercer au fil des mots..

L'Écrit primal réunit dans un même recueil plusieurs genres littéraires qui explorent le langage et essaient de le pousser au bout de lui-même. Décidément, cette revue porte bien son nom...

STOP

La revue *Stop*¹ en est à son septième numéro. Elle rassemble des nouvelles, des récits et des contes. La livraison de juillet-août-septembre 1988 présente onze récits par onze auteurs différents.

Les thèmes sont très variés: la mort, l'inceste, la folie, l'amour, le désir, l'ambition, le rêve... Les nouvelles sont brèves et suscitent l'intérêt. Pour certains auteurs, la littérature, avec ses grands maîtres, est elle-même source d'inspiration et sert de toile de fond à des univers imaginaires; que l'on pense à «Hôtel Serendipity» et à la «Cassette de démission». «La petite tourmentée» a pour narratrice une enfant qui vit une situation d'inceste. Cette nouvelle nous fait découvrir le monde des adultes à travers les yeux d'une petite fille. Écrit avec beaucoup de tendresse en respectant le style enfantin, le ton accentue le tragique de la situation. Quant aux autres récits, ils nous plongent dans une tranche de la vie de personnages où le rêve et la réalité se côtoient et s'entremêlent.

Les nouvelles de *Stop* présentent divers états d'âme de personnages qui vivent des situations très diverses, tantôt tragiques, tantôt imprévisibles. Elles se lisent avec beaucoup de plaisir.

Michèle Salesses

1 *Stop*, n° 7, juillet-août-septembre 1988.

Entre le rêve et la réalité

Des nouvelles teintées de réflexions intérieures flottant entre le rêve et la réalité, voilà ce que nous propose *L'Air libre*¹, de Jean-Paul Beaumier. Le titre est d'ailleurs très révélateur puisqu'il représente une certaine forme de libération, un désir de briser des contraintes trop lourdes à porter.

À la recherche d'un mieux-être, les différents personnages mis en scène se heurtent à l'incompréhension de leur entourage et n'ont pas d'autre choix que de développer des comportements en accord avec leur perception du monde environnant: emprisonnés dans de douloureux souvenirs ou des rêves obscurs qui hantent leur mémoire meurtrie, ils tentent d'échapper à l'emprise de ces moments vécus dans toute leur intensité. Mais ils n'y parviennent pas entièrement, absorbés par un flot de pensées ininterrompues dont la présence ne cesse de les harceler.

Leur quête désespérée les amène vers une autre dimension temporelle, celle des attentes inutiles, des déceptions malveillantes. L'angoisse devient alors une évidence marquée par la peur et les interrogations surgissent inévitablement... mais les questions demeurent le plus souvent sans réponse. Des tensions se dessinent, des émotions naissent, des sensations vont et viennent, au fil des impressions dévoilées ou retenues et finissent toutes par éclater, laissant ainsi apparaître des inquiétudes latentes, des craintes réelles.

En décrivant des scènes associées à la vie quotidienne, le narrateur nous entraîne à travers différentes situations tendues où le rêve occupe une place prédominante, dans lequel les personnages s'identifient et suivent un parcours inégal, dominé par une prise de conscience les rapprochant davantage du vrai côté de la vie. Un choix s'impose: y faire face ou se perdre dans un labyrinthe de suppositions existentielles... à moins que le refus soit la meilleure solution...

Mais l'envie d'échapper aux nombreuses difficultés d'adaptation prend naturellement le dessus, comme dans le cas de cet homme confronté à une interview dont il perd partiellement la maîtrise («La prochaine fois») ou celui de ces jeunes faisant partie d'une foule en délire, d'une masse compacte sans doute dangereuse et incontrôlable («Le spectacle»).

1. Jean-Paul Beaumier, *L'Air libre*, Québec, L'instant même, 1988, 168 p.

L'aspect routinier recèle également une part d'étouffement, l'engrenage de la continuité jouant un rôle important puisque rien ne permet d'espérer un changement, si minime soit-il. «Compte à rebours», «Tout est toujours pareil» et «Lundi matin» illustrent bien le contexte d'un quotidien sans grand intérêt, dépourvu de nouveauté, à part, bien sûr, un événement marquant, comme l'amorce d'une rupture («La glace») ou encore le simple fait d'être à la merci d'une décision incontestable. «Jour de paye» décrit parfaitement l'exaspération et la frustration ressenties, avec pour dernière phrase: «Dans deux minutes, vous retrouverez l'air libre.»

Il faut croire que ce besoin est une priorité, une délivrance qui n'est pas toujours accessible, surtout dans le tournoiement journalier d'une vie trépidante, où l'appel du rêve se transforme finalement en véritable moyen d'évasion.

Marie-Josée Rinfret

L'écriture de l'absurdité

Depuis *le Surveillant* en 1982, Gaétan Brulotte avait très peu publié, si ce n'est de trop rares nouvelles dans quelques collectifs ou revues. Cette présence intermittente servait sans doute à mettre l'eau à la bouche aux lecteurs, à annoncer *Ce qui nous tient*¹, brillante suite au *Surveillant*, tant par la qualité intrinsèque de chacun des récits que par les rapports que ce recueil entretient avec les publications précédentes de l'auteur.

Il n'y a pas de faiblesse évidente dans *Ce qui nous tient* (mis à part le piètre travail matériel de l'éditeur, qui a soulevé l'ire de Brulotte lors du dernier Salon du livre de Québec²). Pour ce recueil, l'auteur a regroupé ses récits «en trois mouvements obstinés, avec une ouverture, une clôture et quatre interludes, où l'on raconte l'universel entêtement à être et à devenir» (p. III). Mais qu'ils s'appellent «résistance», «insistance» ou «persistance», ces mouvements peuvent apparaître quelque peu accessoires à la fin du recueil tant chacun des récits participe à une même et folle obsession. Certaines des nouvelles de *Ce qui nous tient* parviennent à un rare niveau d'absurdité. L'incongruité et l'illogisme des comportements

1. Gaétan Brulotte, *Ce qui nous tient*, Montréal, Leméac, 1988, 148 p.

2. Anne-Marie Voisard, «Gaétan Brulotte, écrivain. Les risques du métier», *Le Soleil*, 23 avril 1988, p. E-1, E-3.

de certains personnages, qui avaient atteint un sommet avec quelques nouvelles du *Surveillant* (que l'on songe ici à la nouvelle éponyme, à l'«Atelier 96 sur les généralités» ou aux «Cadenas»), se manifestent encore ici avec autant de force. Dans le mouvement «insistance» notamment, Brulotte a réuni à coup sûr quelques modèles du genre comme «La contravention», «Le bail» et, surtout, «La fin des travaux » qui raconte l'entêtement d'un couple à faire et à refaire chaque parcelle de sa résidence secondaire.

Si l'absurde s'impose parfois de façon maniaque dans quelques-uns des récits de ce recueil, Brulotte a néanmoins dosé la charge dans certaines histoires d'amour au dénouement plutôt malheureux, telles «Le rêve de tomates», «Candy Store», «L'infirmière auxiliaire», ou le «Plagiaire», nouvelle plus longue et plus complexe qui clôt le recueil. L'absurde est présent de façon plus discrète, dans «Les endymions d'eau», où l'auteur démontre qu'il peut tout à fait maîtriser le conte merveilleux, un genre qu'il ne pratique à peu près jamais.

L'on sent manifestement que Brulotte a pris le temps de parfaire l'écriture qui lui a déjà valu les prix Robert-Cliche et Adrienne-Choquette. Non seulement a-t-il retravaillé les cinq récits antérieurement publiés en collectifs et en revues qu'il a intégrés à ce recueil, mais il s'est aussi permis quelques clins d'œil à ses œuvres antérieures: ainsi, dans l'«Atelier de création», retrouve-t-on momentanément le Block de *l'Emprise* (rebaptisé *l'Empreinte*, et le *Surveillant* qui devient le *Surprenant*). De plus, la présence d'un prénommé Archibald, qui signe les interludes et prépare le lecteur à chacun des mouvements, n'est pas étrangère à l'œuvre de Brulotte. Elle rappelle, dans un registre différent, un motif et une dynamique qui avaient antérieurement inspiré l'auteur: le personnage ou l'écrivain derrière lesquels se penche un double, sans cesse surveillant...

Brulotte vient donc d'offrir un recueil égal à son talent et qui invite à la relecture de son œuvre.

Claude Grégoire